DUPLAIS

BROUSSAIS

HISTOIRE COMPLÈTE

Ma vie est un combat.
(REIS).

PRIX : UN FRANC

PARIS
EN VENTE : CHEZ L'AUTEUR
6 ET 8, PASSAGE DE L'INDUSTRIE
(Boulevard de Strasbourg)

BROUSSAIS

L. DUPLAIS

BROUSSAIS

HISTOIRE COMPLÈTE

Ma vie est un combat.
(REIS).

PRIX : UN FRANC

PARIS
EN VENTE : CHEZ L'AUTEUR
6 ET 8, PASSAGE DE L'INDUSTRIE
(Boulevard de Strasbourg)

1891

0 1 2 3 4 5

A MONSIEUR ALBERT BOURDAS

HOMMAGE SYMPATHIQUE

BROUSSAIS

Ma vie est un combat.
(*Broussais*, par Reis.)

Ce fut à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, que naquit le célèbre docteur Broussais (François-Joseph-Victor). Contemporain de Laënnec, ils s'illustrèrent dans la médecine et étaient nés, dit Dubois d'Amiens pour se compléter l'un par l'autre. Le premier fut un vigoureux penseur, et le second un puissant observateur.

D'une famille de médecins, Broussais de même que Brizeux, adorait sa mère qu'il pleurait encore dans les dernières années de sa vie. Tout petit, on l'appelait *Fanchin*, pour François. A six ans, il fit preuve d'une rare énergie. Mme Desvergers, sa grand'mère, se trouvant en butte aux mauvais traitements d'un de ses fils, il saisit un bâton, et s'élança avec fureur sur le misérable jusqu'à ce que des voisins accourent la délivrer.

La maison qu'habitait son père, à Pleurtuit, était située près du Marché. Plus d'une fois, le jeune Broussais servit la messe au curé du village; doué d'une mémoire admirable, il se souvint toujours des psaumes, ainsi que des cantiques et chansons semi-sacrés, semi-grivois que lui apprit une tante religieuse.

Vers douze ans, nous dit H. de Montègre, il fut mis au collège de Dinan, où il resta huit années. Arrivant toujours premier dans ses compositions, on lui donna le titre d'*Empereur*. Très dormeur il n'accomplissait ses pénitences que dans le plus profond sommeil, gisant sur le carreau de la salle des arrêts dans une sorte de léthargie. Toute son existence, il conserva ce besoin impérieux de sommeil. Le jeune Malouin était excessivement adroit dans les combats à coups de tête, fort en vogue alors en Bretagne. Il partit pour la Vendée, en 1792, comme simple grenadier, se destinant à l'état militaire. Estimé de ses chefs, il fut nommé sergent et attaché à la compagnie franche de Dinan. Dans une rencontre avec les chouans, Mignet rapporte que la compagnie où se trouvait Broussais fut surprise et battue. Dans la fuite, un de ses camarades, atteint d'un coup de feu, tomba à ses côtés. La guerre était sans quartier et l'ennemi se trouvait à

quelques pas. Au risque d'être pris lui-même, le courageux soldat s'arrêta, chargea le blessé sur ses épaules et continua sa retraite. Arrivé en lieu sûr, il le déposa sur ses vêtements, mais hélas! il était mort.. Broussais n'avait ramené qu'un cadavre, sa conduite n'en fut pas moins digne d'éloges. Après quinze mois de services, il tomba malade et fut obligé de retourner à Pleurtuit. A peine rétabli, son père décida de lui faire apprendre la médecine et le fit admettre comme élève à l'hôpital militaire de Saint-Malo. Peu de temps après, il fut appelé à Brest où il suivit les cours d'anatomie de MM. Billard et Duret. Reçu officier de santé, Broussais fit un court voyage sur un navire de commerce. Nommé chirurgien de 2e classe, il resta deux ans à bord de la corvette l'*Hirondelle* (1) et du corsaire le *Bougainville*. Ce fut là que lui parvint la nouvelle de l'assassinat de ses parents. L'ami chargé de cette triste mission, commença ainsi :

« Frémis en recevant cette lettre. » M. et

---

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nom du vaisseau. Larousse dit l'*Hirondelle*, Mignet la *Renommée* et le docteur Bérard cite la frégate la *Zélée*.

(Discours à la Faculté de médecine, le 4 novembre 1839)

Mme Broussais, soupçonnés d'être favorables aux idées démocratiques, furent livrés par leur domestique, à une bande de misérables, qui après les avoir mutilés, dans la nuit du 25 décembre 1795, incendièrent leur maison pour cacher les traces de leur crime.

Cette même année, Broussais avait épousé Mlle Froussart (Marie-Jeanne) de laquelle il eut six enfants, dont quatre moururent en bas âge.

A Saint-Malo, il embarqua sur l'un des nombreux corsaires que la ville lançait alors contre la flotte anglaise. L'équipage ayant fait une belle prise, sa part fut de quatorze mille francs qu'il employa à l'achat d'une modeste propriété que des créanciers indélicats l'obligèrent à vendre peu de temps après.

A bord de ce corsaire, il fut atteint d'un panaris à l'index droit et en souffrit pendant onze mois ; l'un de ses amis voulait lui couper le doigt, mais à force de soins il se guérit, non sans quelques mutilations qui lui enlevèrent une partie de l'adresse que la nature lui avait donnée.

Jusqu'en 1798, Broussais servit à l'hôpital de Saint-Malo, où il observa beaucoup de typhus et de scorbut. A la suite d'une rivalité qui s'éleva entre lui et ses collègues, il résolut

d'aller compléter ses études à Paris et de se faire recevoir docteur.

Ce fut donc en 1799 que commença pour l'illustre Malouin cette vie de lutte dans laquelle il déploya une volonté de fer unie à une activité sans égale. La ville lumière l'attira par ses rayons merveilleux et il se servit plus tard de la chaire du Val-de-Grâce comme d'une citadelle d'où il dirigea ses armes contre ses ennemis, si bien qu'en citant sa doctrine physiologique, plusieurs écrivains ont dit : « la doctrine du Val-de-Grâce ».

Laissant sa famille à Saint-Malo, Broussais descendit à Paris, chez M. Delaunay, 87, rue de Cluny (1). Sans argent, il contracta des dettes envers son propriétaire, qu'il ne paya qu'après la publication de son premier ouvrage. En échange de ce bon procédé, il lui conserva jusqu'à la mort un si profond attachement que dès qu'il se sentit malade, il se fit conduire à Vitry et mourut chez son fils.

A cette époque brillait en France l'esprit scientifique. L'école de Bacon, de Locke et de Condillac, dit Mignet, gouvernait exclusivement les intelligences. Les progrès de l'his-

---

(1) C'était un hôtel garni, connu sous le nom de la Providence.

toire naturelle, de la chimie, de la géologie, des hautes mathématiques étaient son œuvre. La médecine avait participé à ses progrès. La Faculté était alors représentée par Chaussier qui l'avait réorganisée, Bichat et Pinel (1). Voilà quels furent les maîtres de Broussais. Dans les leçons de Chaussier, il puisa l'esprit d'intolérance qui le caractérisa toute sa vie; il développa les idées de Bichat et devint un élève enthousiaste de Pinel, dont il renversa plus tard les opinions.

A côté de ces professeurs, dont les œuvres ont influencé l'éducation médicale de Broussais se trouve Cabanis, disciple de Condillac, (2) qui appliquait le système de son maître aux *rapports du physique et du moral de l'homme.*

Après quatre années d'études, Broussais fut reçu docteur, le 26 novembre 1803, et prit pour sujet de sa thèse : *Recherches sur la fièvre hectique.*

---

(1) Venaient de paraître : les *Tables physiologiques* de Chaussier; la *Nosographie philosophique* de Pinel; le *Traité des membranes*; les *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort*; l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, de Bichat.

(2) Célèbre philosophe, chef de l'école sensualiste.

Cette œuvre pleine d'éloges sur les recherches de Pinel fut controuvée par les *Phlegmasies*.

De 1803 au commencement de 1805, il s'installa rue du Bouloi, mais ne voyant pas monter ses honoraires à plus de six cents francs par an, il obtint, par la protection de Desgenettes, une place de médecin-major dans l'armée des côtes de l'Océan destinée à une descente en Angleterre. Avec nos troupes triomphantes, il parcourut la Belgique et la Hollande. Partageant son service entre les hôpitaux et les ambulances, il assista, le 2 décembre 1805, à la bataille d'Austerlitz. Sa conduite fut admirable, dit Larrey, car il ne cessa de prodiguer ses soins aux malades frappés d'une épidémie meurtrière — le typhus nosoconial — qui décimait nos hommes et nos prisonniers. Envoyé en Italie (1) lors de l'expédition de Dalmatie, il fut nommé directeur des hôpitaux d'Udine. Là, le scalpel en main, il fit parler les cadavres, et c'est le fruit de ses travaux qui servit de base à cet ouvrage admirable qui fut la première assise de sa célèbre doctrine physiologique.

---

(1) Il y connut le général Foy qui le tint en haute estime.

En 1808, pour raison de santé, il revint à Paris et publia l'*Histoire des Phlegmasies chroniques* (1).

Cette œuvre seule suffirait, dit un de ses contemporains, à rendre son nom immortel, elle peut rivaliser pour l'exactitude et l'intuition médicale avec les données de Morgagni, Laënnec, Bayle, etc. Voici comment il s'exprime dans sa préface : « Médecins, que la théorie soit pour vous ce qu'elle est pour les autres sciences, le résultat des faits réduits en principes ; observez bien, rapprochez avec habileté, concluez avec justesse, et vous aurez une théorie qui ne vous abandonnera point au lit des malades et que vous respecterez sans doute, puisque chacun de vous aura su l'enrichir et la perfectionner. »

La publication de l'*Histoire des Phlegmasies* avait surpris la France et en particulier l'Ecole de Paris qui ne connaissait que Pinel, Sauvages, Alibert, Brown, Cullen et Syden-

---

(1) Cet ouvrage atteignit cinq éditions. La première fut payée par Gabon 800 fr. En 1809, l'*Histoire des Phlegmasies* fut comprise parmi les ouvrages soumis au Jury des prix décennaux. Mais il fut à peine indiqué. Les récompenses furent accordées à Pinel, Corvisat, Portal, Alibert et Bichat.

ham. Le *Journal de Médecine*, dirigé par Corvisat, J. J. Leroux et autres inséra de telles critiques de Pinel qu'il fit tomber la première édition dans le plus profond discrédit. A ce moment Broussais connut l'heure de la lutte.

Le 7 octobre 1808, il partit avec le titre de médecin à l'armée d'Espagne. Il séjourna six ans dans la Péninsule, publia des recherches sur la circulation capillaire et des réflexions sur les fonctions du système nerveux, en particulier le grand sympathique. Dans cette campagne, il fit la connaissance du maréchal Soult. Décoré de l'ordre éphémère de la Réunion, en 1812, il s'installa définitivement à Paris, en 1814. Desgenettes le fit nommer deuxième professeur au Val-de-Grâce ; il créa des cours particuliers (1) qui firent sa fortune et fut chargé par le rédacteur en chef d'un journal, de l'analyse d'un ouvrage aujourd'hui oublié, le *Typhus*, par Hermandez ; il en prit prétexte pour donner cours à sa verve caustique et fulminer contre l'école de Pinel un réquisitoire plein de logique audacieuse et passionnée. L'article ayant été refusé, Broussais reprit son travail, lui donna de nouveaux développements et fit ce remarquable manifeste qui

(1) Rue du Foin (faubourg Saint-Germain).

parut trois ans plus tard sous le titre *Examen de la Doctrine médicale*. « Ce que j'ambitionne, dit-il, c'est que ma doctrine physiologique devienne avantageuse à l'humanité Déjà les tables de mortalité ont déposé formellement en sa faveur ; encore perfectionnée, et elle aura sur la population une influence plus marquée que la découverte de la vaccine. »

L'année suivante, il reçut la croix de la Légion d'honneur, en 1817, Broussais était déjà célèbre. Deux ans plus tôt, il fallait la puissante recommandation de M. Marjolin pour décider les élèves à le suivre et à l'écouter, tandis qu'alors pour les en dissuader, il aurait fallu la force armée. Un cours de Broussais ressemblait à un prêche de Luther. La salle devenue trop petite fut remplacée par un vaste amphithéâtre, rue des Grès. J'emprunte au docteur Lecadre le compte rendu d'une séance.

« Dans une sorte de magasin en planches bien enfumé, éclairé à peine par quelques quinquets, est un grand nombre de bancs envahis de bonne heure par une foule de jeunes gens, parmi lesquels on distingue des étrangers. Au bas de l'estrade est une table recouverte d'un tapis vert, sur laquelle se

trouve une lampe, et d'un côté de la table, en face des auditeurs, un fauteuil entouré a droite et à gauche de quelques chaises. A sept heures apparaît Broussais. Il s'avance, enveloppé dans un lourd vêtement couleur bleue, ayant sur la tête une toque noire, recouvrant des cheveux grisonnants qui commencent à n'être plus abondants. Il est suivi du docteur Treuil, médecin du corps des sapeurs-pompiers de Paris ; de Sarlandière, le vulgarisateur en France de l'acupuncture et de l'électro-puncture ; de Capuron ; d'Adelon et d'autres médecins militaires. Broussais s'assied, il n'est pas éloquent, il lit ses leçons et son débit est parfois embarrassé, il portait des lunettes à verres azurés qui restaient toujours accrochées sur le cartilage de son nez, il s'animait lorsque ses propositions subissaient des contradictions, ce n'était plus alors un professeur, c'était un tribun, un dictateur qui entraîne les volontés, qui commande l'enthousiasme.

« Ce soir-là, on avait étalé sur la table, comme il arrivait parfois, des pièces d'autopsie dans l'intention de prouver les assertions du maître. Se trouvait en face du professeur tout un système de vaisseaux artériels, dont la tunique interne était visiblement injectée.

« Cette forte et manifeste injection, dira-t-on « qu'elle est encore le résultat de la stasse du « sang, au moment de l'agonie ou après la « mort? », dit Broussais, d'une voix véhémente, en fixant ses yeux flamboyants sur un jeune homme qui prenait des notes et qui, quelques jours auparavant, avait attaqué dans un journal très répandu la doctrine physiologique au sujet de l'injection de la tunique artérielle interne. Ce jeune homme débutait dans la carrière, c'était un travailleur infatigable, il devint un professeur illustre, une des grandes autorités chirurgicales de l'époque. C'était Velpeau. « *Oculos habent et non* « *vident* », ajoute le grand réformateur en s'animant de plus en plus en plus et arrivé au paroxisme de la conviction enthousiaste : « Le « Messie de la science est arrivé, s'écrie-t-il « d'une voix retentissante et les aveugles et « les malheureux ne l'aperçoivent pas. » *(Un tonnerre d'applaudissements accueillit ses paroles.)*

Ce fut aussi, en 1817, qu'il publia l'*Examen de la Doctrine médicale* généralement adoptée et des *Systèmes de Nosologie. Cette* œuvre de polémique dirigée contre l'école de Pinel, écrite avec une grande puissance de logique, eut un immense retentissement et

peut passer pour une histoire de la médecine, où les hommes et les systèmes sont jugés au point de vue de la doctrine philosophique. En 1821, parut la deuxième édition ; la troisième, en 1829, et la dernière, en 1834. Le retard apporté dans celle-ci fut causé par une grave maladie que fit Broussais, de 1829 à 1830. Nommé premier professeur du Val-de-Grâce, en 1820, il fut appelé, dès sa fondation à l'Académie royale de médecine, en qualité de membre titulaire. En 1822, il fonda les *Annales de la Médecine*, qui vécurent treize ans et dont il se servit pour soutenir sa doctrine. Il y fit paraître par fragments son *Traité de Physiologie* et sous le titre de *Commentaire des Propositions de Pathologie* un véritable traité de médecine. La doctrine physiologique devint en peu d'années la théorie à laquelle se rattachèrent la très grande majorité des médecins de France, de Belgique, d'Espagne, d'Italie et d'Amérique. La réputation de Broussais était européenne, grâce à ses nombreux travaux et aux avantages qu'il remporta sur ses adversaires, il vit tomber sous ses coups l'*Ontologie médicale*, la doctrine brownienne, les fièvres essentielles et les classifications de Pinel.

L'*Irritation* (1) *et la Folie* parurent en 1828. Dans cet ouvrage, Broussais étudie d'abord l'irritation et applique sa doctrine à l'étude des phénomènes intellectuels. Il combat le spiritualisme. « L'impulsion vers l'*idéalité*, la *vénération*, l'*espérance*, tout cela, dit-il, existe chez les animaux. » Ensuite, il examine les causes de la folie, ses caractères, l'histoire de ses différentes manies y est admirablement décrite, ainsi que celle de la démence et de la paralysie générale. Le supplément qui le termine contient une réfutation des théories de M. Cousin, sur les éléments de la raison. Ce traité fut attaqué par les spiritualistes. En 1830, Casimir Périer appela Broussais à la Faculté de médecine. Une chaire de pathologie générale et de thérapeutique fut créée pour lui, et il la conserva jusqu'en avril 1838. Deux ans après, il entra à l'Institut et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

De 1821 à 1832, Broussais connut le charme de la victoire. Ces idées triomphaient partout,

(1) Il considérait l'*Irritation* comme l'état d'un organe dont l'*excitation* est portée à un tel degré d'intensité que l'équilibre résultant de la balance de toutes les fonctions est rompu. Contrairement à Brown, il soignait toutes les maladies avec des débilitants.

ce fut l'apogée de sa gloire. Quand le choléra vint s'abattre sur Paris, il voulut le combattre avec son système de l'irritation et de la gastro-entérite. Plusieurs de ses cours furent insérés dans le *Moniteur* et l'Europe en ressentit une fâcheuse influence.

Vers la fin de mai 1832, Casimir Périer tomba victime de la terrible épidémie et mourut en quelques heures. Cette mort fut pour Broussais, qui l'avait soigné, un coup terrible. Atteint lui-même, il eut la chance de s'en sauver. Ses adversaires critiquèrent plus que jamais le système de l'irritation. Broussais publia alors un travail sur le *choléra morbus*, duquel je cite les lignes suivantes : « Le choléra doit être cette peste *noire*, qui, d'après Vilani, parcourut le monde, au XIVe siècle et enleva les deux tiers des hommes existants. Cette maladie a été précédée, à ce que l'on croit, dans plusieurs villes d'Allemagne, par une espèce de catarrhe convulsif auquel on donne le nom de *grippe* : l'année suivante, il s'est manifesté dans les endroits où cette grippe avait paru. Le docteur Sophianopoulo a fait la même remarque. Tous les excès prédisposent au choléra, de même que les convalescents de maladies aiguës appartenant au système gastrique. Les vieillards, atteints de phlegmasies chroniques.

« La contagion n'est guère admissible, car le choléra ne s'inocule pas, comme la petite vérole et la gale. Des personnes se sont inoculé du sang de cholériques ; d'autres l'ont goûté ; plusieurs ont imprégné leurs vêtements des excrétions de cholériques ; quelques-uns ont couché à côté d'eux et aucun n'ont contracté le choléra, qui se communiquerait de préférence soit par infection ou soit par la peur à des sujets souffrant des voies gastriques ou des intestins. » De 1832 à 1836, les travaux les plus importants de Broussais portèrent sur la *Phrénologie*. Cette science, découverte par Gall (1), l'avait occupé depuis longtemps. Il donna des leçons publiques dans l'amphithéâtre du Val-de-Grâce, porta la parole dans la chaire de l'École de Médecine, mais le local devenant insuffisant, il alla au Salon de Mars, rue du Bac, et pendant près de six mois, rien ne l'arrêta, pas même le commencement de la maladie qui devait l'emporter. Dans l'une de ses réunions, il dit : « Les mo-
« tifs qui m'ont déterminé à propager la phré-
« nologie sont tirés de l'utilité de cette science

(1) Célèbre médecin et physiologiste allemand né à Tienfenbrunn en 1758, mort à Paris en 1828.

« que je crois vraie. La phrénologie ne se
« borne pas à fournir la meilleure analyse des
« facultés de l'homme, ce qui est un progrès
« dont la philosophie doit se féliciter, il me
« semble que des utilités toutes pratiques
« recommandent encore davantage l'étude de
« l'organologie cérébrale. Je veux parler sur-
« tout de la possibilité qu'elle procure de
« reconnaître l'homme intellectuel et moral,
« par des signes sensibles à la portée de toutes
« les intelligences. L'art de dissimuler est porté
« si loin dans notre degré actuel de civilisa-
« tions, que c'est presque toujours au hasard
« que chacun de nous donne sa confiance.
« Plus l'homme est fourbe et disposé à tromper,
« mieux il sait prendre le ton et la physionomie
« de l'homme franc et incapable de toute
« supercherie. »

« Il est d'autres penchants dépravés qui ne
« se décèlent jamais au premier aspect, bien
« que ceux qui les ont ne fassent aucun effort
« pour les dissimuler. Combien d'unions qui
« se terminent par des suicides, des assassi-
« nats ? Combien d'autres sont suivies de
« ruine et de déshonneur ? Je ne veux point
« introduire la défiance dans la société, ni dé-
« truire l'abandon et la bienveillance récipro-
« ques qui font le charme de la vie, je suis

« convaincu qu'il y a dans la nature de
« l'homme des vertus et des sentiments supé-
« rieurs en assez grande abondance pour
« justifier le penchant que nous éprouvons
« dans nos relations sociales, à la confiance et
« à l'estime ; mais je voudrais que ces braves
« gens ne soient pas autant exposés à la
« déception.

« Je désirerais surtout voir la phrénologie
« comprise et appréciée par les personnes qui
« ont le malheur de naître avec des penchants
« et des sentiments qui sont de nature à at-
« teindre à leur bonheur.

« Dans la famille, comme dans la médecine,
« cette science deviendra un besoin impérieux
« de l'organologie cérébrale ; la folie n'est pas
« la seule maladie qui la réclame ; toutes les
« affections cérébrales, toutes les névroses,
« les inflammations aiguës des grands viscères
« et toutes les maladies physiques et morales. »

Trois médailles furent frappées en souvenir de ses leçons ; or, argent et bronze. Elles lui furent offertes comme témoignage de reconnaissance (1). Gravées par Michaud, elles por-

(1) Le musée de Saint-Malo n'en possède aucune. On ne sait ce qu'elles sont devenues à la mort de ses fils. Casimir-Anne-Marie, né à Saint-Malo, le 10 février 1803, est décédé

taient d'un côté avec le portrait de Broussais, la date de sa naissance et de l'autre l'épigraphe suivante :

A
L'ILLUSTRE AUTEUR
DE LA
MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE
ET DU
COURS DE PHRÉNOLOGIE
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR
PROFESSEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MÉDECIN EN CHEF DE L'HOPITAL MILITAIRE
DU VAL-DE-GRACE, ETC.
SES DISCIPLES
RECONNAISSANTS
1836

Cette même année, sur le rapport de M. Cousin — un noble adversaire — il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques où il occupa le fauteuil de Cabanii.

Ses cours se continuèrent pendant près de deux ans, et ce fut au milieu du travail que la mort vint le surprendre. Depuis 1832, il parlait du mal qui l'enleva.

à Paris, le 5 juillet 1847. Il était professeur au Val-de-Grâce. Emile, son frère, reçu avocat, se livra à des études mystiques peu connues et très singulières, dit un historien.

(*The warlike physician.*)

Le 11 novembre 1838, se sentant indisposé, il quitta Paris et se fit conduire à Vitry, où il reçut les soins du docteur Maurel. Le 17, à onze heures du matin, il expira. Son fils Casimir et le docteur Amussat arrivèrent trop tard. Cette mort si prompte donna lieu à de telles suppositions que l'on transporta son corps à Paris. L'autopsie en fut faite par MM. Levaillant et Foucart, en présence des docteurs Orfila, Breschet, Amussat, Bouillaud, Casimir Broussais, Lacorbière, Stéphanopoli, Maurel, Jules Pelletan, de Montègre et Lecouteux. La putréfaction etait telle, dit Montègre, qu'il eût été impossible de reconnaître Broussais. Sa tête ne put être moulée. Comme il l'avait prévu, ce fut une *rectite chronique*, accompagnée d'ulcération qui mit fin à ses jours. Talma mourut d'une affection analogue. A l'inverse du célèbre tragédien, Broussais avait un gros foie et une petite vésicule du fiel (1). Ses funérailles eurent lieu le 21 novembre, une foule considérable s'y pressait. Le service religieux se fit au Val-de-Grâce. L'aumônier réclama l'honneur de donner

(1) On suppose que le retrécissement intestinal de Talma était dû, en majeure partie, à l'abus des cigares. Il en consomma jusqu'à seize dans une seule soirée.

l'absoute au savant qui, quelque temps plus tôt, lui avait sauvé la vie... Les coins du poêle étaient tenus par MM. Larrey, Droz, Orfila et Boissy-d'Anglas. Au départ du cortège, les étudiants s'opposèrent à ce que le cercueil fut placé sur le char funèbre; ils prirent le corps du maître et le portèrent jusqu'au Père-Lachaise. Ils sentaient, les braves cœurs, qu'entre ces planches ne reposaient pas seulement les restes d'un célèbre professeur qui les formait à la science, mais ceux d'un ami bon, serviable et généreux!... Au sortir de la chapelle, le cortège évalué à plus de cinq mille personnes s'arrêta rue d'Enfer, devant la demeure du défunt; devant l'École de Médecine, devant l'Institut et en face la colonne de la place Vendôme. Broussais avait eu la confiance de Napoléon et la foule confondit dans la même idée le grand capitaine et le grand médecin. Arrivé au Père-Lachaise, le corps fut descendu dans un caveau provisoire. Avant que la pierre sépulcrale ne fut scellée, MM. Droz, Larrey, Orfila, Gasc et Bouillaud, rappelèrent en termes émus ce que fut celui qui reposait dans la tombe. Ces discours peuvent se résumer dans cette pensée. Il a été grand pour tous, comme il l'était pour la France, l'Europe et le monde

médical. Ses principaux disciples furent MM. Boisseau, Bégin, Roche, Treille, Clerc, Goupil, Sarlandière, Lallemand, Béhier, Bouillaud, Scoutenten, V. Duval, Ducamp, Richond des Brues, Montègre, Quémont de Dieppe, Marcelet et Paul Gaubert, Samson et Jourdan. Le ministre de la guerre écrivit à Mme Broussais : « Votre illustre époux laisse parmi ses collègues un vide immense et dans l'armée un souvenir qui ne périra pas. »

Le montant de la souscription, destinée à lui élever une statue, atteignit le chiffre de 10,471 fr. En 1841, elle fut érigée dans la cour de l'École de Médecine, au Val-de-Grâce.

Broussais est assis dans un fauteuil, foulant de son pied droit les anciennes doctrines. A droite du piédestal se lit l'inscription suivante :

HISTOIRE
DES PHLEGMASIES CHRONIQUES
EXAMEN
DES DOCTRINES MÉDICALES
ANNALES
DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE
COURS
DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE
DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE
COURS
DE PHRÉNOLOGIE

Du côté gauche :

FORMEZ UN TABLEAU AUSSI VRAI QU'ANIMÉ
DU MALHEUREUX LIVRÉ AUX ANGOISSES DE LA
DOULEUR, DÉBROUILLEZ-MOI, PAR UNE SAVANTE
ANALYSE, LES CRIS SOUVENT CONFUS DES ORGANES
SOUFFRANTS ; FAITES-MOI CONNAITRE LEURS
INFLUENCES RÉCIPROQUES ; DIRIGEZ HABILEMENT
MON ATTENTION VERS LE DOULOUREUX MOBILE
DU DÉSORDRE UNIVERSEL QUI FRAPPE MES SENS
AFIN QUE J'AILLE Y PORTER AVEC SÉCURITÉ
LE BAUME CONSOLATEUR QUI DOIT TERMINER
CETTE SCÈNE DÉCHIRANTE; ALORS J'AVOUERAI
QUE VOUS ÊTES UN HOMME DE GÉNIE

(*Examen*. Préface, 1816, p. 8)

Et de face, en dessous la statue :

A F.-J.-V. BROUSSAIS
FONDATEUR DE LA MÉDECINE
PHYSIOLOGIQUE
MÉDECIN EN CHEF, PREMIER PROFESSEUR
DE L'HOPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE
MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES
PROFESSEUR
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR
NÉ A SAINT-MALO, LE 17 DÉCEMBRE 1872
DÉCÉDÉ A PARIS, LE 17 NOVEMBRE 1838
SES AMIS, SES ÉLÈVES
ET LES ADMIRATEURS DE SON GÉNIE

A gauche de la statue, on lit sur une pierre verdie :

RESTES MORTELS DE J.-V. BROUSSAIS
TRANSFÉRÉS ICI
LE 13 JUIN 1844

M. Hovius, maire de Saint-Malo, fit donner son nom à l'une des rues de cette ville, et le portrait du Maître figure dans la salle des Grands-Hommes de l'Hôtel-de-Ville.

A Paris, dans le quartier de l'Observatoire, l'Hôpital autrefois dit des Mariniers, porte depuis 1885, le nom de Broussais ainsi qu'une des rues de cet arrondissement.

Comme il aimait beaucoup la littérature et les arts, M. Lemercier (1), de l'Académie Française, écrivit sur un exemplaire de la *Henriade*, dont il lui fit cadeau :

Voltaire guérissait le fanatique esprit
Dont on voit des humains les races possédées.
De ta raison, Broussais, la lumière guérit
Ces pestes de l'erreur dont les ont obsédées
La vieille médecine et les chaires fondées
Par l'ignorance qui prescrit
Les formules recommandées
Dont avec Rabelais, Molière se rit.

---

(1) Auteur de *Pinto* et d'*Agamemnon*.

Les malades mouraient martyrs de leurs idées ;
Mais grâce à tes leçons, par les faits secondées,
C'est le charlatanisme et le mal qui périt.
Courage donc ! et gloire aux écoles guidées
Par ton zèle et ton nom sous nos palmes inscrit !

« Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, disait Broussais, parce que je ne saurais me la représenter. » Et dans un autre passage de sa profession de foi, il continue : « On a beau dire, la Nature ne peut pas s'être faite elle-même ; donc une puissante intelligence l'a faite. Je répondrais : « Oui ; mais je « ne puis me faire une idéede cette puissance. »

Malgré leurs critiques, MM. Migret, Gouraud, Peisse et Bérard ont rendu hommage au génie de celui dont le nom restera gravé parmi les savants du XIX[e] siècle.

Glorieux Malouin, fils de la Bretagne, la France est fière de toi, dors en paix à l'ombre de la Renommée qui effeuille sur ta tombe les fleurs du souvenir !

L. DUPLAIS.

Saint-Malo, imp. du Commerce, H. RICHARD.

DU MÊME AUTEUR

Poésies (Editions épuisées)	» fr.	50
Progrés de la Littérature en Saintonge . .	»	50
Les figures Maritimes (**Célébrités Rochefortaises**)	4	»»
L'Amiral Dupleix.	1	»»
Rioust de Villaudren (Editions épuisées). .	1	»»
Ollivier Basselin	1	»»
La Bretagne et ses fils	5	»»
Le Vin de Champagne	»	15
Malfiliâtre	1	»»
Bagnoles-de-l'Orne	1	25
Brizeux (Deuxième édition) avec portrait. .	1	50
Etude sur la Légion d'Honneur.	»	50
Etude sur les Anguier (Deuxième Edition) .	»	75
Berck-sur-Mer (Ville et plage).	1	50
Littré (Sa vie et ses œuvres. Historique du Dictionnaire français)	1	»»

N. B. — Ces ouvrages sont en vente chez l'Auteur, 6 et 8, Passage de l'Industrie (Boulevard de Strasbourg). Toute demande non affranchie sera refusée.

Saint-Malo, imp. du Commerce, H. RICHARD.